

Nantes Sud

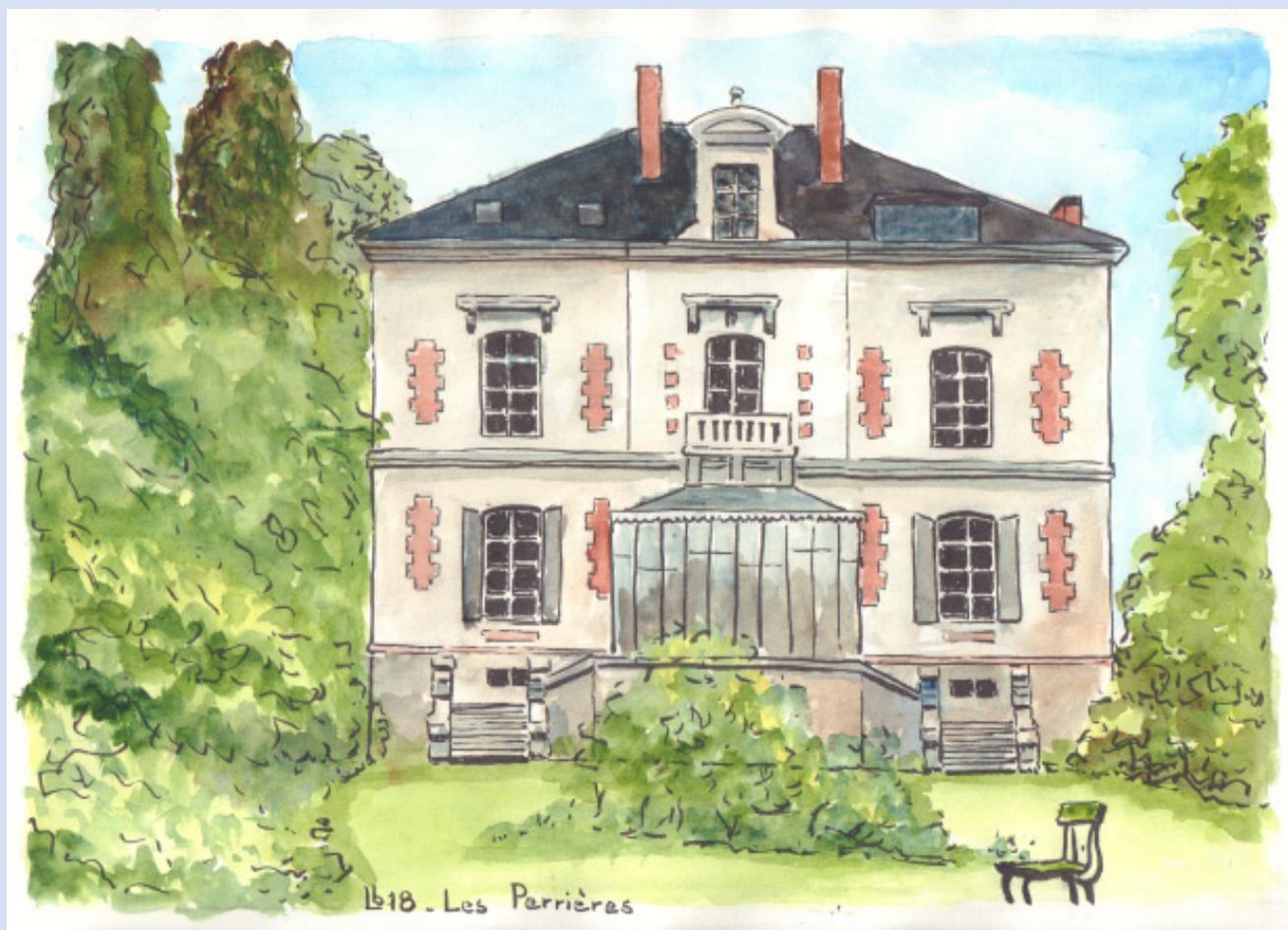
entre mémoire et histoire



Bulletin n°10 / novembre 2018

Exemplaire gratuit

La rue Frère-Louis



SOMMAIRE

- p.04 > La rue Frère-Louis
- p.6 > La bonneterie Coisy
- p.9 > Les Perrières
- p.20 > L'entreprise Goïot

Comité de rédaction / recherche documentaire et collecte de témoignages : Le groupe mémoire de Nantes Sud : Jean-Louis Bernardeau, Annie Héraud, Robert Laly, Benoît Lesne, Jeannine Lévêque, Lucette Piveteau et les Archives de Nantes : Nathalie Barré – service Histoire et mémoires des quartiers

Le groupe mémoire de Nantes Sud – Maison des Confluences – 4, place du Muguet nantais – 44200 Nantes

Site internet > <http://memoirenantesud.blogspot.fr>
Courriel > memoirenantessud@laposte.net.

Archives de Nantes – 1, rue d'Enfer – 44000 Nantes
T. 02.40.41.95.85 / archives@nantesmetropole.fr

Mis en page et publié par les Archives de Nantes
2 000 exemplaires / 2018

Crédits photographiques:

Archives de Nantes : p.5 / p.6 / p.9 / p.12 / p.20 / p.23

Collections particulières : p.7 / p.8 / p.10 / p.13 / p.14 / p.15 / p.16 / p.17 / p.18 / p.21 / p.24

Pour leur accueil et leur disponibilité, le groupe remercie chaleureusement les personnes qui ont accepté de livrer leur témoignage : Marie-Christine et Christian Guillou, Henriette Chataigné, Thérèse Doroz, Monique Guihard, Colette Nouhaud, Jean Quéré, Yvon Laigle



Tous les numéros de «Nantes Sud entre mémoire et histoire» peuvent être consultés et téléchargés sur le site : www.archives.nantes.fr (rubrique Histoire des quartiers _ ressources en ligne)



Édito

Dans la continuité de notre recherche de témoignages, nous avons déjà évoqué l'Institut « La Persagotière » (bulletin n° 8), la rue Dos d'Âne et la place Pirmil (bulletin n° 9).

Nous poursuivons l'exploration du quartier.

Nos pas nous ont menés rue Frère-Louis, à la recherche d'un passé dont les traces ont totalement disparu à notre regard, mais demeurent toujours présentes dans la mémoire des habitants.

Bonne lecture !

LA RUE FRÈRE-LOUIS



Dans ce nouveau bulletin, nous avons choisi d'aborder l'histoire de la rue Frère-Louis. Il s'agira dans un premier temps de proposer une balade du nord vers le sud en mentionnant les éléments remarquables. Puis, au fil des chapitres, nous ferons un zoom sur trois d'entre eux : le Centre de formation professionnelle Saint-Jacques aux Perrières et les entreprises Coisy et Goïot. Commençons donc par une promenade....

Longue de six cents mètres environ , la rue Frère-Louis serpente dans le quartier entre la rue Saint-Jacques et la Sèvre. Avant 1890, cette voie constituait une section de la route de Vertou (dite aussi « rue de Vertou » ou « chemin de Vertou »).

En 1890, le conseil municipal de Nantes décide de rendre hommage au premier directeur de l'Asile départemental des sourds-muets et des aveugles installé dans la propriété de la Persagotière : le frère Louis. Son nom est alors donné à la voie qui s'étend de la rue Saint-Jacques au bout de la rue Ledru-Rollin car « *c'est dans cette rue que se trouve l'établissement de la Persagotière, longtemps dirigé par le frère Louis, qui est décédé récemment.* » (voir notre bulletin n°8)

Jusqu'aux années 1930, la rue était bordée essentiellement par des tenues maraîchères et des établissements religieux. Des lotissements et l'implantation de quelques industries ont diversifié progressivement son paysage.

Côté pair...

Regardons tout cela de plus près en longeant dans un premier temps le côté pair de la rue. C'est le côté où les activités religieuses dominant. Au n°4 se trouve la cure.

Quelques pâtés de maisons plus loin, entre le n°16 et le n°20, se situent l'école libre, les locaux et le cinéma de l'association sportive et culturelle Bonne-Garde, ancien patronage du quartier. (*L'association prépare actuellement un livre sur sa riche histoire dont la sortie est prévue à la fin de l'année 2019, nous nous sommes donc abstenus de l'évoquer...*)

Entre le n°24 et le n°28, les trois tours Gréleaud qui dominant aujourd'hui le paysage entre les bords de la Sèvre et la rue Frère-Louis ont pris la place de l'ancienne école des Perrières que nous évoquerons dans le chapitre suivant.

Pour clore ce petit tour d'horizon religieux, évoquons l'institut pour sourds-muets et aveugles de la Persagotière ouvert en 1856 et objet d'un vaste projet immobilier depuis 2014. (voir notre bulletin n° 8)

Seules les entreprises Coisy et Goïot viennent contredire cette homogénéité... Nous y reviendrons dans les chapitres 2 et 4.

Côté impair...

Bien que la chapelle et la maison des soeurs de la Sagesse, ainsi que le dispensaire des soeurs infirmières

de Saint-Gildas y soient implantés, le côté impair de la rue a surtout été investi par les activités maraîchères jusqu'à ce que les jardiniers Cassard et Bahuaud décident dans les années 30 de faire pousser des maisons dans leurs tenues au lieu-dit La Barodière, situées entre la rue Ledru-Rollin et le n°17 bis et le n°19 rue Frère-Louis. Ainsi, en 1935, les frères Cassard, Joseph et Maurice, vendent en vingt lots leur tenue située au 19. Afin de desservir l'ensemble, il est prévu d'ouvrir l'avenue Louis-Cassard (père des lotisseurs) mais ce sera finalement le nom

de Jeannine qui sera retenu (probablement en hommage à la mémoire d'une des filles de la famille Cassard). L'année suivante, leur oncle et voisin Joseph Bahuaud dépose un dossier afin de vendre sa propriété du 17 bis en vingt-quatre lots, soit autant de maisons qui seront construites de part et d'autre de la nouvelle avenue Hélène-Boucher.

Après ce premier aperçu, explorons de façon plus détaillée certains lieux cités...

1923



1956



Repères

- 1 > La Barodière
- 2 > La Bonneterie Coisy
- 3 > La propriété des Perrières

- 4 > Les avenues Hélène-Boucher et Jeannine
- 5 > L'entreprise Goïot



LA BONNETERIE COISY

Jusqu'au début des années 1970, la bonneterie Coisy a occupé le site de l'actuelle rue Paul-Théry. L'histoire de cette petite industrie familiale, c'est d'abord celle d'une famille de tricoteurs picards venue s'installer à Nantes au milieu du 19^e siècle et qui, de génération en génération, a fait vivre cette activité dans le quartier.

Le berceau familial se situe à Corbie, un village du département de la Somme. Au 19^e siècle, la bonneterie, et plus particulièrement le travail de la laine, est une des spécialités de ce département.

Alcide Oscar Coisy, né en 1836, est le premier membre de la famille à quitter sa Picardie natale pour venir à Nantes avec sa femme et ses deux enfants entre 1864 et 1865. Il s'installe rue Dos d'Âne et exerce la profession de bonnetier. Quelques années après son arrivée, il est rejoint par son neveu Alfred, né en 1856 à Corbie. En 1881, Alfred Coisy épouse la fille de ses voisins : Marie Itou. Le jour de son mariage, il se déclare bonnetier au 25, rue Dos D'Âne, tout comme son oncle.

Alcide Oscar et Alfred sont donc à l'origine du développement des bonneteries Coisy dans le sud de la ville. Leurs enfants respectifs, Paul Oscar et Jules vont en effet poursuivre l'activité.

Paul Oscar Coisy, le cousin d'Alfred, développe cette activité de l'autre côté de la Sèvre, au 66, rue Sadi-Carnot (actuelle rue Jean-Jaurès) à Rezé. Au milieu des années 1880, il ouvre une manufacture de bonneterie. Une lettre de l'entreprise datant de 1918 nous apprend qu'à cette date, Oscar avait pour partenaires messieurs Fiteau et de la Tullaye et que la spécialité de l'entreprise était la fabrique de chemises



En-tête de lettre de la bonneterie située à Rezé en 1918

marines, les jerseys et les chandails en bleu indigo. Ce courrier adressé au maire de Nantes indique également qu'en 1918 la bonneterie a changé de propriétaire.

Cette reprise par monsieur Cabanieu ne semble pas avoir perduré longtemps puisqu'en mars 1924, le conseil municipal de Rezé évoque une cessation d'activité : « Monsieur Bassy, architecte ayant remis au conseil municipal un rapport au sujet d'un immeuble à usage de bonneterie ayant appartenu à monsieur Coisy et situé rue Sadi-Carnot à Pont-Rousseau, le conseil municipal n'est pas d'avis de donner suite au projet d'acquisition en raison de l'importance des dépenses à effectuer pour la mise en état et la destination à donner à l'immeuble. »

Revenons sur l'autre rive de la Sèvre... Rue Dos d'Âne où Alfred Coisy est bonnetier au n° 25 en 1885, année de naissance de son fils Jules. Lorsque ce dernier se marie en 1910, la famille a quitté la rue Dos d'Âne pour le 10, rue Frère-Louis. C'est d'ailleurs dans cette rue, au n°5, que résident les parents de Marie Lalaud, l'épouse de Jules. Alfred est toujours bonnetier mais son fils se déclare employé de commerce et réside au 86, rue Saint-Jacques. Deux mois après son mariage, son père Alfred décède. C'est à ce moment-là que Jules semble reprendre l'activité paternelle. En 1911, à la naissance de son fils Gérard, il se déclare en effet fabricant de bonneterie.

Le couple réside jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale au 86, rue Saint-Jacques avec ses quatre enfants (nés en 1911, 1912, 1914 et 1920). À partir de 1946, Jules, sa femme et un de leurs fils ont déménagé au 5, rue Frère-Louis chez Victoire Lalaud, la sœur de Marie. Tous se déclarent alors bonnetiers.

La bonneterie Coisy de la rue Frère-Louis est en activité jusqu'au début des années 70. Cette petite entreprise familiale disparaît du paysage du quartier au moment de la création de la ZAC Pirmil-Châtelet pour laisser la place à la rue Paul-Théry.

Marie-Christine et Christian, les petits-enfants de Jules Coisy

« Je suis la petite-fille de Jules Coisy, le propriétaire de la bonneterie Coisy qui se situait rue Frère-Louis. Nous, on vivait au 90, rue Saint-Jacques. On était neuf dans deux pièces et c'était de la terre battue.

J'ai bien connu l'atelier puisque enfants on y passait tout notre temps libre. Il y avait un grand jardin avec des vignes qui longeait les Perrières. Et dans une autre partie, il y avait



Jules et Marie Coisy avec leurs quatre enfants vers 1925

des arbres fruitiers et une grande serre. C'était un jardin d'hiver dans lequel il n'y avait que des plantes d'ornement. Il n'y avait pas de jardin d'agrément mais une grande parcelle de muguet par exemple. Mais pas de potager.

Tout ça, c'était dans le cadre familial. Le vin, le muguet, ce n'était pas pour la revente. C'était pour la famille, qui était grande et pour les employées. Et puis ils étaient très catholiques. Les fleurs, c'était pour l'église, pour la cure. Les fruits pareil. Et je suis bien sûr qu'il y avait trois ou quatre bouteilles qui allaient à la cure... Il y avait énormément de contacts avec les curés, les frères, les bonnes sœurs, avec la Persagotière à côté.

En ce qui nous concerne, nous étions sept enfants, et étant donné qu'aux Perrières, les jeunes filles faisaient de la couture, coupe, etc., la plupart de nos vêtements étaient fabriqués là. Par contre, les sœurs étaient rémunérées. On nous habillait là, mais on payait les vêtements. Ça faisait un exercice pour les élèves.



Fête de famille Coisy dans le bureau de la bonneterie en 1947

Toute la famille Coisy travaillait dans cet atelier. C'est Jules qui l'a créé. Quand il a monté cette usine, il a d'abord travaillé avec ses fils parce que notre mère, qui était l'avant-dernière, était encore à Notre-Dame des Anges en pension. Sa femme était mère au foyer au départ, avec quatre enfants, surtout à l'époque ! Après elle est venue aussi, mais je pense que c'était pour la comptabilité, les papiers. Ensuite, notre mère est venue dans la bonneterie. En tout, ils étaient sept car il y avait deux employées en plus : madame Rollo et Jeannine.

Notre mère et les deux employées étaient aux machines à coudre. Il y en a une qui faisait les coutures des pulls « camionneurs » avec un col et une fermeture. Les hommes étaient sur les grosses machines où il y avait les bobines. Ça arrivait par bobines énormes et c'était transformé en petites bobines qui, elles, correspondaient aux métiers à tricotage. Et à la sortie, il fallait les assembler et ce n'était pas reteinté. C'était très bruyant. » (Marie-Christine)

« C'était des machines avec des bobines. Dans mes yeux de gamin, elles étaient aussi grandes que la pièce. Les hommes

faisaient tourner les machines qui étaient électriques. Ce n'était pas une grosse entreprise mais c'était connu à l'époque, comme Decré, Guillouard. Ces gens-là se fréquentaient. » (Christian)

« L'entreprise a fonctionné jusque dans les années 70. C'était toujours Jules. Il a commencé vers 1900. Pendant la Première Guerre mondiale, il est parti et c'est ma grand-mère qui a géré l'entreprise. Les enfants ont été concernés par la Seconde Guerre mondiale. Le dernier des garçons a été arrêté par les Allemands parce qu'il se planquait plus ou moins. Il a été emprisonné au château des ducs et c'est ma grand-mère qui l'a fait libérer en prétextant qu'elle avait besoin de lui à l'atelier pour qu'il puisse travailler pour les Allemands ! Il s'agissait d'une ruse bien sûr, et non pas d'une collaboration ! » (Marie-Christine)

« À l'époque du grand-père, la famille était très riche. Tout le terrain de Bonne-Garde, de l'école et du collège, c'était Coisy. Ces propriétés ont été cédées à l'Évêché. Et il y avait trois maisons entre la rue Saint-Jacques et la rue Frère-Louis qui étaient à Coisy aussi. » (Christian)

« Quand l'atelier a été en difficulté, ils ont été dépositaires des matelas Epeda car un des oncles était commercial pour cette marque. Et quand l'entreprise s'est arrêtée, le bâtiment a été loué à un encadreur-doreur. Il restaurait et créait des encadrements de tableaux. Ça n'a pas duré longtemps. Ensuite ça a été vendu pour la construction des immeubles actuels. Les tours ont été construites au début des années 70 parce que j'y ai habité personnellement de 75 à 81 et il y avait déjà quelques années que c'était fait.

Ce qui est resté, ce sont les gros arbres en bas. Ils sont tous d'époque. Le fond du jardin du grand-père, c'est la limite du gymnase Bonne-Garde. Et après jusqu'à la Sèvre, c'était les Perrières. » (Marie-Christine)



LES PERRIÈRES : LE CENTRE DE FORMATION PROFESSIONNELLE MÉNAGÈRE ET HOSPITALIÈRE DE SAINT-JACQUES

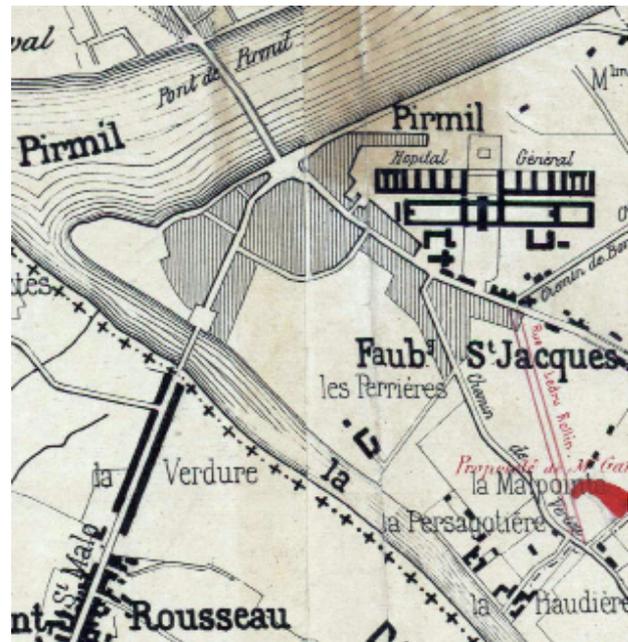
De 1948 à 1966, les soeurs de la Sagesse dirigèrent le Centre de formation professionnelle ménagère et hospitalière de Saint-Jacques installé entre les bords de la Sèvre et la rue Frère-Louis dans la propriété des Perrières. Les documents que nous a transmis la congrégation de Saint-Laurent-sur-Sèvre nous ont permis d'en retracer l'histoire...

La création du centre pendant l'Occupation

La création du centre Saint-Jacques en 1940 fait suite à une sollicitation de l'évêque de Nantes auprès de la supérieure de l'Hôtel-Dieu visant à occuper les jeunes travailleuses en chômage par suite de l'occupation.

Afin de répondre à cette demande, une soeur de la congrégation est chargée d'organiser un centre de jeunesse ainsi que l'école des jardinières d'enfants dont une section existait depuis 1933 à l'école d'infirmières et d'assistantes sociales.

La création d'une section des jardinières indépendante de l'école d'infirmières avait été envisagée en 1938 mais la déclaration de la guerre avait retardé le projet de deux ans. En 1940, la formation de jardinières d'enfants devient autonome et s'organise suivant les programmes de quelques écoles existantes en France.



Extrait du plan de la ville de Nantes de 1877 sur lequel le lieu-dit Les Perrières est mentionné

Le centre de jeunesse et l'école de jardinières d'enfants s'installent dans des locaux de la rue Frère-Louis. Soeur Marguerite de saint Jean-Baptiste en prend la direction tandis que les soeurs de la communauté de la Sagesse en assurent le fonctionnement. Les vingt premières élèves sont accueillies le 3 novembre 1940 ; l'effectif étant formé par des jeunes filles fréquentant déjà l'ouvroir de Notre-Dame de la Sagesse (Un ouvroir est un lieu où des femmes bénévoles faisaient des travaux de couture, de tricot, etc., pour les pauvres d'une paroisse).

La période de l'Occupation rend difficile le fonctionnement de l'établissement mais en 1942, ce dernier est reconnu et pris en charge par l'État tandis que l'association des centres sociaux nantais lui sert de comité de gestion. Cette reconnaissance permet la rétribution des professeurs ainsi que l'équipement matériel du centre. Les élèves disposent alors de tables et de machines à coudre. En octobre 1943, cinquante jeunes filles suivent les cours.

Après le bombardement du 16 septembre 1943, l'établissement se replie à Saint-Laurent-sur-Sèvre, siège de la congrégation de la Sagesse, puis s'installe à la Bastière à Vertou.

A la Libération, le préfet Vincent met gracieusement à la disposition du centre sa propriété de l'Oliveraie située 82, route de Vertou. Mais rapidement l'exiguïté des lieux ne permet plus d'accueillir les cent neuf apprenties dont quatre-vingt-neuf pensionnaires. C'est à ce moment-là que le propriétaire des Perrières met à disposition sa demeure afin d'accueillir quarante-huit pensionnaires chaque soir.

En 1945, l'école devient un centre d'apprentissage dépendant de l'Office du travail des jeunes. Au mois d'août, la mère supérieure de la congrégation souhaite que le centre quitte l'Oliveraie pour s'installer aux Perrières et que

ce dernier soit conduit par une communauté séparée. La communauté de sainte Jeanne d'Arc est alors fondée.

En octobre 1945, la rentrée se fait dans des conditions correctes à l'Oliveraie, les locaux des Perrières étant utilisés pour l'internat. Les soeurs s'occupent de la couture et de l'enseignement ménager tandis que des professeurs laïques assurent l'enseignement général, commercial et s'occupent du service social et de l'infirmerie.

Une installation définitive aux Perrières en 1948



Années 50, le «château» des Perrières transformé en maison pour les soeurs et en pensionnat. À gauche, le bâtiment abritant les salles de couture

Trois ans après la Libération, les soeurs souhaitent s'installer définitivement aux Perrières situé au 26, rue Frère-Louis. En avril 1948, le déménagement de l'Oliveraie vers les bords de la Sèvre est acté. L'été est alors consacré à la rénovation des locaux : aménagements des dortoirs, installations sanitaires, transport et reconstruction des baraquements pour les classes.

Au mois d'octobre, la rentrée se fait dans un confort relatif car les « locaux ne sont pas terminés; les baraquements sans portes ni cloisons abritent cependant soixante-dix enfants. Heureusement le beau temps nous favorise. »

En janvier 1949, une subvention de la Caisse d'allocations familiales, créée quatre ans plus tôt, permet la construction d'un petit pavillon pour l'enseignement ménager.

Une formation professionnelle pour les jeunes filles issues du milieu populaire

Le centre est réservé aux jeunes filles à partir de 14 ans. Celles-ci ont la possibilité de préparer les différents certificats d'aptitude professionnelle dans les sections coupe, couture et lingerie, sténo-dactylo, comptabilité, enseignement ménager (aide familiale et puériculture).

Depuis 1943, en effet, le centre donne un diplôme d'aide maternelle (diplôme privé), dans le but de former un personnel spécialisé pour les crèches et oeuvres d'enfants. Une section d'enseignement ménager oriente les jeunes filles vers une section supérieure qui prépare le diplôme de puéricultrice (Hôtel-Dieu) et le diplôme d'aide familiale. Cette section, réservée aux jeunes filles à partir de 17 ans, a l'avantage d'orienter les élèves vers les services hospitaliers, les services d'aides familiales organisés par les Caisses d'allocations familiales, l'aide aux mères et autres oeuvres d'assistance à la famille.

L'encadrement comprend une directrice et une assistante médico-sociale (deux religieuses de la communauté de la Sagesse), deux professeuses d'enseignement général sortant de l'ENNA (École normale nationale

d'apprentissage), deux professeuses d'enseignement ménager diplômées, une professeure de coupe-couture et deux auxiliaires, une professeure d'enseignement commercial, deux surveillantes d'internat et lingères, une cuisinière et une monitrice d'éducation physique.

L'enseignement dispensé est basé sur le principe des méthodes actives c'est-à-dire sur l'apprentissage par l'expérience.

L'accueil des élèves handicapées

À partir de la rentrée d'octobre 1949, le centre est sollicité par l'Association des paralysés de France pour la prise en charge d'une élève handicapée qui souhaite faire un apprentissage de couture. Ce premier accompagnement inaugure ce qui va devenir progressivement la Section des paralysées des Perrières. Cet accueil nécessite alors des travaux d'aménagement afin d'adapter les locaux. Dix-huit élèves sont accueillies au cours de l'année scolaire 1951-1952.

Des Perrières à la Baugerie

En 1951, la famille Vincent, propriétaire de l'Oliveraie, récupère sa propriété qu'elle avait mise gracieusement à la disposition des soeurs. Le centre des Perrières doit alors être agrandi afin de pouvoir accueillir les vingt-cinq pensionnaires qui résidaient dans la propriété de la route de Vertou.

Au début des années 1960, le transfert de l'école est envisagé afin de faire face aux exigences sanitaires pour l'accueil des élèves handicapées. En 1961, la propriété de la Baugerie à Saint-Sébastien-sur-Loire est acquise.

Le centre des Perrières fonctionne le temps des travaux et accueille à la rentrée 1965, quatre cent quarante élèves dont cent vingt internes. Huit classes du collège Notre-Dame de la Sagesse (actuel collège Saint-Jacques de Compostelle), récemment construit à proximité des Perrières, sont alors louées pour faire face à l'augmentation constante des effectifs.

Le 11 juillet 1966, le déménagement vers la Baugerie débute. Au mois d'octobre quatre cent vingt élèves intègrent les nouveaux locaux. Trois sections professionnelles sont proposées : commerciale, métiers de l'habillement et aide-maternelle.



Vue aérienne du site des Perrières en 1975. Le centre de formation n'est plus qu'un souvenir : les tours et les rues Paul-Théry et Gabriel-Goudy prennent peu à peu forme

Le devenir du site des Perrières

Dès 1966, après le transfert du centre de formation, la Ville de Nantes saisit cette opportunité pour étendre jusqu'aux établissements Goïot le périmètre de son projet de ZAC (Zone d'aménagement concerté) envisagé dans le secteur Pirmil. (voir notre bulletin n°9)

Créée au mois de juin 1971, la ZAC Pirmil-Châtelet inclut donc la propriété des Perrières et prévoit la construction de trois tours à son emplacement. La conception des immeubles est confiée aux architectes Roux-Spitz et Deltombe tandis que la société Gréleaud et fils est chargée de leur édification. Le Château-Thébaud, le Clisson et le Saint-Laurent commencent à sortir de terre en 1973 et seront les seuls immeubles construits parmi ceux qui étaient prévus dans le premier plan d'aménagement de la ZAC.

L'ancienne demeure des Perrières, qui apparaît sur les plans de la ville dès 1766, est démolie tandis qu'une partie des arbres de l'ancien domaine est conservée. Pour desservir les trois tours, deux voies sont ouvertes et prennent les noms de Gabriel Goudy et Paul Théry en décembre 1974.

Par ce choix, la Ville rend hommage à deux personnalités de la Résistance, déportées pendant l'Occupation. Figure du syndicalisme, le Nantais Gabriel Goudy (1902 – 1969) constitue le groupe Résistance ouvrière et fonde le groupe Libération-Nord pour la région. Arrêté en janvier 1944, il est torturé et déporté à Dachau. À son retour, il oeuvre dans le social. Né à Nantes, Paul Théry (1895 – 1945) est un haut fonctionnaire. Préfet de la Haute-Saône en 1941, il s'oppose aux exigences de l'occupant. Il est arrêté par la Gestapo en mai 1944 et déporté. Il meurt à Dachau quelques mois plus tard.

ENSEIGNER ET APPRENDRE AUX PERRIÈRES



Le centre des Perrières est resté dans la mémoire de nombreux habitants du quartier. La formation a également été une expérience marquante dans le parcours des professeures et des élèves. Henriette, Thérèse, Monique et Colette nous ont transmis leurs souvenirs...



Années 50, façade arrière, côté Sèvre, du «château»

Henriette, professeure de 1950 à 1953

« Je suis d'une famille nombreuse et il fallait travailler de bonne heure. À 17 ans, j'avais mon bac et je suis restée à la maison un an. Puis à 18 ans, j'ai travaillé. Trois de mes sœurs sont allées au centre Saint-Jacques, une pour jardinière, une pour la couture et une autre pour la comptabilité. En 1950, je suis entrée aux Perrières comme professeure d'enseignement général.

Le centre

Le centre des Perrières était au bout d'une allée dans un endroit boisé où il y a maintenant des grands immeubles. L'entrée était rue du Frère-Louis. Il y avait un grand parc tout autour. La maison était en haut d'une pente. C'était une maison bourgeoise et il y avait des baraquements en plus.

Dans la grande maison, il y avait la communauté des sœurs, les pensionnaires, un réfectoire et le bureau de la directrice. Tout ce qu'il faut pour faire fonctionner l'établissement. Et les sœurs vivaient à l'étage.

L'enseignement

Ce n'étaient pas de très grosses classes. C'était pour préparer des CAP. C'était un milieu pas très riche socialement. C'était des gens de milieu très moyen par rapport aux autres écoles. Les élèves venaient des alentours. Elles voulaient apprendre un métier. Et il y avait de bons résultats aux CAP.

Il y avait trois enseignements : couture, comptabilité et formation de puériculture. Sœur Marguerite de saint Jean-Baptiste a fondé aussi l'école des jardinières d'enfants de la rue Saint-Jacques.

Nous étions une bonne vingtaine de professeures en comptant les sœurs. Certaines faisaient de l'enseignement professionnel et d'autres l'enseignement général. Il y avait des enseignantes qui faisaient la discipline. On les appelait cheftaine, comme cheftaine Caron. Elles encadraient les élèves et pouvaient également donner des cours.

Pour les sœurs, il y avait aussi celles qui s'occupaient de la maison, celles qui faisaient la cuisine. Elles étaient bien une quinzaine. C'était une assez grosse maison.

Il y avait un enseignement religieux puisque c'était chrétien. Toute la formation était celle d'une école chrétienne. Il y avait prière le matin. Je ne sais pas si une messe était obligatoire dans la semaine. Je n'avais pas l'occasion d'y aller parce que je ne venais qu'aux horaires scolaires.

J'enseignais du français qui convient pour des élèves qui suivaient un enseignement professionnel. C'était orthographe, grammaire, rédaction, expression écrite, lecture courante, pas vraiment de littérature. C'était plutôt pratique. Je faisais le calcul aussi, niveau fin d'année de certif' puisque c'étaient des élèves de 14, 15, 16 ans.

La sœur Marguerite de saint Jean-Baptiste

Il y avait beaucoup de liberté d'esprit, un esprit de formation personnelle. C'était dans un esprit très libéral. La fondatrice sœur Marguerite de saint Jean-Baptiste, avait été formée suivant les principes de Montessori. Elle donnait beaucoup de liberté aux élèves. Elle accordait des prix aux initiatives personnelles. Ce n'était pas du tout fermé, c'était très ouvert comme formation pédagogique. Et il y avait un bon investissement pour que ça débouche sur du travail.

Sœur Marguerite de saint Jean-Baptiste était une très bonne pédagogue. Ensuite elle a trouvé qu'il y avait des besoins dans le domaine de la formation professionnelle des handicapées. Il n'y avait pas d'écoles pour handicapés dans les années 50. On allait là où il y avait de la place.

Les élèves handicapées

Aux Perrières, il y avait à peu près un tiers d'élèves handicapées dont certaines suivaient quelquefois des traitements à Saint-Jacques.

Au cours de mes trois années d'enseignement, j'ai été frappée par le courage de ces élèves. Certaines avaient une seule main disponible et tiraient des traits avec leur coude. Ça m'a beaucoup impressionnée en comptabilité. J'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de courage de la part de ces élèves. C'était surtout la polio à l'époque. Il n'y avait pas encore de vaccin et on ne savait pas soigner. Il y en avait dans les trois sections, même en couture, selon le handicap.



Vente de charité de l'ouvroir au début des années 1950. A droite, sœur Marguerite de saint Jean-Baptiste à côté de la cheftaine Caron.

Une bonne expérience

C'était bien vivant. En tant que professeure, c'était une très bonne formation. Parce qu'en arrivant je n'avais pas de formation particulière. C'était comme ça à l'époque. Quand on voulait travailler, on se formait sur le tas. Les autres profs donnaient des conseils. Et puis on a bien vu comment faisaient les professeurs quand on était élèves. Il faut aimer son métier quand on est prof. Ensuite, j'ai été religieuse chez les Clarisses pendant six ans, mais ma santé ne m'a pas permis de continuer. J'ai été professeure à Blanche-de-Castille jusqu'à ma retraite et j'ai passé une licence de lettres tout en enseignant.» (Henriette)

Thérèse, Monique et Colette... élèves aux Perrières

« Je suis rentrée aux Perrières en 1950 après le certificat d'études. J'avais 15 ans.

On habitait en face l'église Saint-Jacques. Au fond en passant sous le porche, ça donnait chez les sœurs. On passait le couloir et on arrivait. C'est pour ça qu'on connaissait bien les sœurs. Mon papa allait s'occuper du jardin des Perrières. Il était un peu homme à tout faire.

J'étais en couture et ma sœur était dans les bureaux. Je n'ai pas fait de première année, je suis passée tout de suite en deuxième année parce qu'avec ma maman je savais déjà un peu coudre. Je n'ai donc fait que deux ans pour avoir un CAP de couture.

Maman faisait beaucoup de couture. Elle nous faisait des toilettes pour Pâques. Il fallait être habillées à Pâques. On était en manches courtes et des fois, on était gelées.

La directrice, on l'appelait la dirigeante. Les sœurs étaient peut-être sept ou huit. Il y en avait une qui faisait la couture. Elle était sévère la bougre ! Elle disait : « Une telle, allez nous faire une pattemouille ! » Vous savez ce que c'est ? La fille arrivait, ça dégoulinait ! Alors, plaf, elle lui fichait à la figure. Elles étaient sévères et elles avaient raison.



Les élèves des Perrières en colonie à la Bernerie avec sœur Marguerite de saint Jean-Baptiste vers la fin des années 50

Tous les matins, il y avait le lever du drapeau. Et moi, comme j'habitais tout près, j'arrivais souvent en retard ! Les filles disaient « Présente ! » pour moi !

Quand il y avait l'inspection, en principe on était en tenue : jupe marine, chemisier blanc. Et quand il y en avait une, les filles disaient « Thérèse, mets-toi devant ! », parce que les autres n'étaient pas en uniforme. Elles mettaient celles qui étaient en uniforme devant. » (Thérèse)



Photographie d'école de Monique en 1953

« Je suis entrée aux Perrières fin 50 après le certificat d'études. C'était une école où l'on trouvait l'enseignement ménager, le commerce et la couture. Avant j'étais à l'école primaire à Sainte-Anne car j'habitais les HBM de l'Hermitage.

Je pouvais venir aux Perrières par le tram, le petit tram jaune qu'on pouvait rattraper en courant. Mais moi, j'aimais beaucoup marcher, alors je venais souvent de là-bas à pied. Les copines me disaient : « Mais c'est pas possible ! » Je disais : « Si parce qu'après on est assise. » Je devais avoir un heure de marche. On commençait vers 8 heures 30, 9 heures.

Les élèves

Nous n'étions que des filles. Il y avait des élèves de Vertou, de Bouguenais, la Montagne, par-là. Il y en avait beaucoup. Quand il nous fallait des fournitures de chez Radigois, elles me demandaient si je pouvais aller les chercher. Comme j'habitais Nantes et que je passais pas loin, je faisais un détour et j'allais acheter.

Nous avions des petites handicapées avec nous. Ces petites handicapées, elles restaient en principe pensionnaires. Elles n'étaient pas nombreuses. On s'y attachait. Moi, j'aimais bien. Aux récréations, on essayait de jouer avec elles. Dans le château, il y avait quelques chambres pour elles. Je me rappelle, on allait leur faire leur ménage.

La formation

En première année couture, c'était une civile et en deuxième année, c'était une sœur, sœur Yves. Pareil pour la troisième année avec sœur Bénigne. Nous avions aussi une sœur pour le dessin, sœur Euphrasie. Et il y avait une petite sœur aux cuisines, je n'ai pas retenu son nom, car il y avait une cantine pour la communauté.

En première année, on apprenait les points et on a fait une petite brassière. On apprenait les différents points de broderie aussi. En deuxième année, on faisait des vêtements. La machine à coudre, je pense que c'était en deuxième année. C'était une machine à coudre à pédale. La troisième année, on faisait des vêtements, des manteaux, des jupes, tout ça. On travaillait de la flanelle pour les hôpitaux avec des biais, des arrondis pour les encolures. On allait souvent chercher les fournitures à Saint-Jacques comme le fil. Les flanelles, ce sont des chemises de corps. Je me rappelle toujours de cette encolure et on mettait un beau biais à plat.

Les rituels

Tous les matins, il y avait le drapeau. Et si je me souviens bien, au mois de mai, on faisait le mois de Marie. Et puis il y avait ce qu'on appelait des ventes de charité. On vendait des petites choses qu'on avait faites. Et tous les soirs, on chantait avant de partir. Je me souviens de la chanson :

« Unissons nos voix avant de nous quitter
Je vais parcourir d'autres lieux,
La vie est si douce et le monde est si beau
Entonnons ce dernier adieu
Je vais par le monde emportant ma joie
Et mes chansons pour bagage
Je chante l'amour et la joie
Je pars pour un très long voyage » (Monique)

« Je suis allée aux Perrières en 1963 pour préparer en trois ans un CAP de couture. Avant, j'étais rue Ledru-Rollin à l'école des filles, jusqu'au certificat d'études. Je suis née dans le quartier et j'y suis toujours restée. J'habitais rue de la Piaudière, derrière la Persagotière. J'étais externe. Comme j'habitais à côté, je rentrais le midi.



Ma mère était couturière à la base, donc ça a aidé. Ma mère a fait des robes de mariée, des manteaux. Elle travaillait à domicile. Elle a fait ça pratiquement jusqu'à sa mort, à 69 ans. Je l'ai vue faire des robes de mariée avec la couture faite main. Les brides pour les boutons faites à la main. Maintenant c'est une fermeture Éclair. Et moi, je l'aidais beaucoup parce qu'il n'y avait pas les surfileuses comme aujourd'hui. Elle me disait quand elle me voyait assise : « T'as rien à faire ? Il y a une robe à surfiler. » À la main !

Le site des Perrières

Il y avait une grande allée avec des arbres et une entrée avec un grand portail. Et au bout il y avait le château et les baraquements qui avaient été construits. Il y en avait peut-être une dizaine. C'était de chaque côté. C'étaient des salles de classes avec des fenêtres et des portes vitrées. Il y avait des tables avec les machines à coudre. Les locaux étaient vieux, on se chauffait avec un poêle à charbon. C'étaient des baraquements en bois, pas isolés.

Il y avait une petite chapelle près du château, du côté gauche en entrant. Il y avait la messe pour les pensionnaires et les sœurs.



1955, l'atelier de couture des élèves en troisième année

La formation

La formation était payante. Ça coûtait cher à mes parents. J'avais toujours fini la première, alors il fallait toujours fournir le tissu pour faire autre chose. Toutes les fournitures étaient apportées par les élèves, même les bouts de tissus. Il fallait fournir le fil, les tissus. Seules les machines à coudre étaient fournies.

Il fallait des ciseaux, des aiguilles, un dé, un mètre-ruban, les craies en deuxième année pour faire les patrons et les figurines en troisième année. On n'avait pas de mannequins mais une figurine sur papier et il fallait l'habiller. Il fallait qu'elle tienne debout, bien l'équilibrer. Pas faire une grosse tête et des petits bras ! Tout était mesuré, en dessin. Cette partie dessin correspondait à la couture. On faisait la figurine nue et après il fallait l'habiller, soit d'une veste, ou avec autre chose. C'était la création de mode. On faisait la figurine et à côté on faisait un petit carré, si c'était de l'écossois ou autre qui correspondait au vêtement.

Pour la couture, on faisait tout dans la même salle. On faisait une première année dans une même classe, une deuxième année dans l'autre, etc. On devait être quinze par classe. Le prof ou les sœurs venaient dans la classe. C'était plutôt les sœurs qui faisaient la couture.

La première année, on devait savoir piquer à la machine, droit, faire des échantillons à la main. On apprenait à faire les points, à faire un ourlet. Comment reconnaître un tissu de laine, en coton. En fin d'année, on commençait à faire un peu plus. Moi, j'ai fait un peu plus parce que j'avais appris à travailler avec ma mère. Alors, j'ai fait des petits vêtements d'enfants. J'étais la première en couture. Pour commencer, on piquait sur du papier pour faire voir comment c'était une machine à coudre. Je n'en avais pas l'utilité, moi. Je faisais mes vêtements avec ma mère. J'aimais ça. J'aidais ma mère et j'aimais la mode.

On avait des cours d'enseignement général. On avait le français, le calcul, l'histoire-géo, la chimie, les sciences. En troisième année, il y avait la technologie sur les machines à coudre. Il fallait savoir démonter une machine à coudre si elle était en panne. Nos machines étaient électriques. C'étaient des anciennes machines industrielles transformées.

Il n'y avait pas d'enseignement religieux. Par contre, il y avait la prière le matin, debout dans la classe. En partant le midi, en revenant à deux heures et le soir en partant. Il y avait quelquefois des messes. On y allait nous en tant qu'externes, mais ce n'était pas une obligation. Il y avait des fêtes religieuses comme Pâques ou le mois de Marie.

On faisait de la gym aussi, il me semble avec un homme, je ne me souviens plus. On allait dans le parc derrière au bord de la Sèvre.

Il y avait une sœur qui était dynamique, parce qu'elle nous a trouvé en fin de troisième année un stage à l'entreprise Adrienne Lemaux à Saint-Sébastien (une usine de couture à la chaîne). La dernière année, il fallait faire un stage et la sœur s'en est occupée, parce qu'il n'y avait pas tellement d'usines de couture. On est allées faire ce stage de 15 jours. C'étaient des chemisiers à l'époque. Ça nous a permis de savoir comment fonctionne une usine. Et après, on a été embauchées. Il y a une dizaine de filles qui ont été prises après. J'y ai travaillé un an et demi.

On a été formées avec cette sœur à travailler à la chaîne parce que c'était ça le monde du travail. Beaucoup d'usines travaillaient à la chaîne. On n'apprenait pas à être couturière à domicile. La sœur nous avait toujours dit : « Pour que vous travailliez, maintenant, c'est l'usine ! ».

Cette sœur a quitté l'habit après. Vis-à-vis de nous, ce n'était pas une jeune et avec la cornette, difficile de savoir son âge. On passait beaucoup d'heures avec elle, elle faisait toute la couture. C'était la seule et elle a fait les trois années.

Après les Perrières

J'ai travaillé un an et demi à Saint-Sébastien chez Adrienne Lemaux. On était très mal payées. Il fallait faire très vite, c'était du rendement. J'ai laissé tomber et j'ai fait une demande chez Chantelle à Saint-Herblain où c'était payé le double, mais ça me faisait loin.

Je suis rentrée chez Chantelle en janvier 1968. J'y suis restée trois années. J'ai eu ma fille et ça me faisait trop loin. J'ai cherché du travail et j'ai trouvé à Rezé dans la blanchisserie Clairette. J'y suis restée huit ans, j'étais dans la couture. J'ai été très surprise quand j'ai vu l'annonce dans le journal : ils demandaient une couturière dans une blanchisserie parce qu'ils faisaient la location de linge pour les collectivités et les hôtels. On changeait les fermetures Éclair des bleus de travail. Ça m'a apporté un enrichissement de changer de travail.

*J'ai fait toute ma carrière dans la couture. J'ai tenu un commerce de retouches place Mangin. Il y a eu huit ans chez Clairette. Après j'ai travaillé huit ans chez des commerçants qui faisaient tout autre chose, c'était de la minoterie. C'était encore de la couture, des sacs, des paniers à civelles. J'ai fait en tout quatre choses dans ma carrière, et la cinquième à mon compte. Et ça m'a apporté de la richesse si vous voulez. À chaque étape, j'ai travaillé différemment.» **(Colette)***

L'ENTREPRISE GOÏOT



Pendant soixante ans, l'entreprise Goïot, nichée entre la rue Frère-Louis et la Sèvre, a développé son activité dans le quartier jusqu'à devenir une référence internationale dans le domaine de l'accastillage pour bateaux de plaisance. Au fil des ans, Goïot est devenu un nom commun de l'équipement nautique.

Créée à Reims en 1927, l'entreprise prend ses quartiers dans le sud-Loire en 1938. L'année précédente, la Ville de Nantes avait reçu une demande d'autorisation « *d'installation d'un atelier de petite mécanique pour la fabrication de moteurs et propulseurs pour bateaux* » de la part de la Société française des brevets Goïot. Cette installation était projetée au 18, rue Frère-Louis dans le jardin appartenant à l'industriel Hector Sudry (propriétaire d'une usine d'équipement dans le secteur de la conserverie établie dans le quartier des Ponts). Le moment est opportun ; la Ville encourage vivement cette demande auprès de la préfecture « *en ce temps de crise de chômage (...) la fabrication qu'ils entreprennent nécessitera une main d'oeuvre d'ouvriers qualifiés et de manoeuvres que nous aimerions, vous le pensez bien, voir embauchés aussi vite que possible.* »



Pendant de très nombreuses années, l'entreprise est axée sur la fabrication de moteurs deux temps. Pour diversifier sa production, le fondateur lance en 1950, une gamme d'accastillage en aluminium. Une révolution à une époque où seuls le bronze, le laiton et l'acier galvanisé étaient utilisés à bord des voiliers de plaisance.

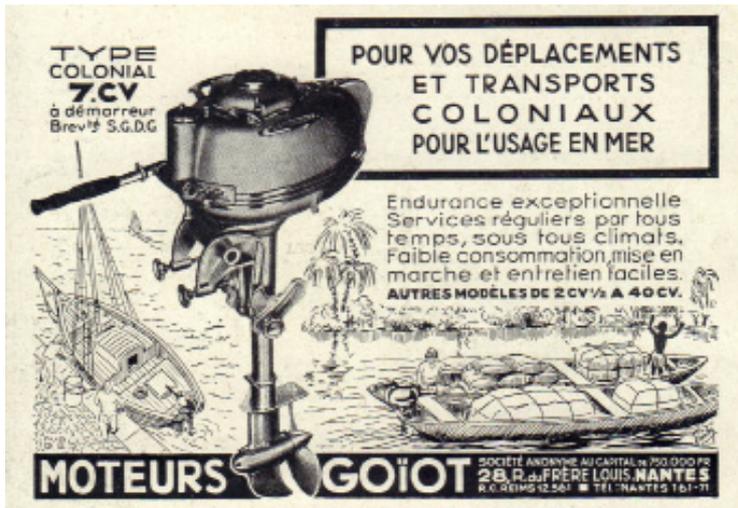
En 1960, le produit phare de la marque est conçu : le panneau de pont métallique composé d'une plaque d'altuglass ceinturé d'aluminium et parfaitement étanche. Vingt ans après sa conception le panneau est l'article le plus vendu par l'entreprise : 100 000 unités ont été fabriquées entre 1960 et 1980. Mais Goïot, c'est aussi 450 articles d'accastillage et en 1982, la société devient le deuxième fabricant mondial d'accastillage pour bateaux de plaisance.

Au cours de cette décennie, la mise au point de nouvelles méthodes de moulage et d'usinage dans les ateliers déjà très mécanisés nécessite la rénovation d'une partie des locaux; d'autant plus que la spécificité de Goïot est d'être totalement autonome puisque toutes les phases de fabrication, de la conception à l'emballage, sont effectuées sur place.

Années 1960, l'usine Goïot en bordure du terrain de sport de la Persagotière, de la rue Frère-Louis et de l'allée boisée des Perrières

En 1991, la famille Goïot vend la société au groupe Chatellier Industrie. Sept années plus tard, l'usine de la rue Frère-Louis ne correspond plus aux normes et n'est plus adaptée au process. En 1998, Goïot quitte le quartier pour poursuivre son activité à Saint-Herblain, dans l'ancienne usine Chantelle.

Publicité Goïot parue en 1940 dans «L'illustration»



Jean Quéré, ancien directeur industriel de 1976 à 2005

« L'entreprise Goïot a été créée en 1927 à Reims par Jean-Roger Goïot qui était un « ingénieur ingénieux ». Il étudiait et produisait des moteurs d'avion, et aussi des moteurs hors-bord pour la marine de plaisance et compagnie et en 1937 il a obtenu un contrat avec l'armée française pour équiper de moteurs hors-bord toutes les annexes des bateaux. Il avait obtenu le marché à deux conditions : être à l'ouest

du Rhône et au sud de la Loire. Alors il est venu ici. Bon sud de la Loire... on était à 100 mètres ! Donc il a racheté une entreprise qui existait déjà et dont les bâtiments étaient vides. Il a racheté avec une belle propriété qui donnait sur la Sèvre et qui appartenait à Sudry. C'était une petite « folie ». Dedans il y avait les bureaux de la comptabilité et le logement de Jean-Roger Goïot et de son épouse. La propriété était très grande. Si bien qu'actuellement là où se trouvent les immeubles, c'est en partie sur le terrain Goïot.

Une entreprise familiale

Vers les années 50, il y a les moteurs suédois, américains qui s'installent en Europe. Jean-Roger Goïot se dit qu'il ne va pas résister. Alors c'est là qu'il a décidé de se lancer dans l'accastillage aluminium vers la fin des années 50 début 60. Et donc il crée les panneaux de pont en aluminium pour les bateaux de plaisance. Les tout premiers, c'est lui qui les a fabriqués. Et c'est là un de ses coups de génie !

Il avait sa fonderie. Goïot c'était l'intégration totale de toutes les technologies. Il concevait, il produisait, il commercialisait tout. Tout était intégré de A à Z. On ne sous-traitait rien. C'était une particularité. Toutes les écoles de France et de Navarre nous demandaient des places de stage pour leurs élèves. En un seul stage ils voyaient tout.

Au début des années 60, il y a dû avoir jusqu'à 175 personnes. Beaucoup de salariés habitaient le quartier. Il y en avait pas mal de Saint-Sébastien, de la route de Vertou. Après, les gars ils construisaient plus loin : Maisdon-sur-Sèvre, Château-Thébaud, etc. Il y avait pas mal de femmes dans les ateliers, à la fonderie et au traitement de surface.

En bord de Sèvre, on avait une cale sèche où mi-octobre, à la grande marée, on remontait toujours le bateau « Le Sauvage ». Le bateau servait à tester le matériel qu'on



Jean-Roger Goïot, le fondateur de l'entreprise.

étudiait et produisait, et la Sèvre était à peine assez large pour le sortir, parce qu'il faisait 18 mètres. On le remettait à l'eau fin mars, aux marées d'équinoxe. Un peu plus loin, il y avait une deuxième cale sèche où Jean-Claude Goïot, un de ses fils, mettait son bateau. On avait un ponton où on organisait des pique-niques au printemps.

C'était une entreprise très familiale. Dans le personnel, il pouvait y avoir les parents, et parfois un enfant, voire les cousins... Le bouche à oreille fonctionnait bien. Il y avait un très bon état d'esprit. Fidéliser les employés c'était important, parce que dans le quartier ils pouvaient partir du jour au lendemain. Les salaires chez Goïot étaient parmi les meilleurs, au même niveau que chez Georges Renault. Ce qui explique en partie la fidélisation du personnel. Et pourtant il y avait des métiers très durs physiquement !

Une spécialité : l'accastillage

Il est l'inventeur du panneau de pont en aluminium fait entièrement en fonderie, robuste, rigide, qui supporte les déformations du bateau. Un bateau ça se déforme, il faut donc que l'étanchéité soit parfaite, car il en va de la sécurité des navigateurs .

En face de notre produit phare, on avait, entre autres, des guindeaux, des appareils à gouverner et des enrouleurs de foc que nous avons créés. Nous étions des «généralistes» mais nous avons souvent un concurrent spécialiste qui ne produisait qu'un seul produit. C'était un marché mondial : Américain, Anglais, Italien, Suédois, Néo-Zélandais, Australien... Et Goïot était le numéro deux mondial de l'accastillage, derrière un Anglais : Lewmar.

Et c'est là qu'on disait : « Goïot est plus connu à New-York que rue Saint-Jacques ! »

Avant nous, l'aluminium on ne connaissait pas. C'était le bronze, le laiton, l'acier galvanisé, le bois. Dans l'esprit des gens, l'aluminium c'était juste bon à faire les casseroles. Or, il présente des intérêts phénoménaux pour le nautisme : sa légèreté, sa robustesse. A l'époque, le gain de poids n'était pas vraiment pris en compte. Mais quand Tabarly a gagné la première transat avec des winchs et des enrouleurs de drisse Goïot, ça a fait du bruit quand même. Après c'est parti. Ça a été exponentiel dans l'utilisation de l'aluminium. On a été copiés mais on avait une certaine avance.

Je suis arrivé en 1976 et j'ai connu Jean-Roger Goïot un an. Il avait deux fils : l'un ingénieur et l'autre commercial. Au départ, j'étais l'adjoint du fils aîné qui était directeur technique et qui travaillait depuis vingt ans dans l'entreprise. Quand il a remplacé son père, j'ai pris sa place. C'était passionnant parce qu'on créait tout.

En-tête de lettre de l'entreprise en 1982



La spécificité de Goïot, c'était toute la gamme de produits pour équiper un bateau. En 1982-83, on a créé les enrôleurs de foc. Avec ce produit, on a été obligés de faire les 3x8 et on a totalement transformé l'usine parce qu'on est passé à l'ère de la robotique. On a agrandi l'usine. On a pris tout le chemin qui nous appartenait le long de l'usine. On a investi massivement dans le bâtiment pour implanter tout ce qui était robotique, commandes numériques, etc. On était une des premières PME de Loire-Atlantique à s'équiper. On devait être 130 à cette époque.

L'évolution de l'entreprise

Donc ça marche très bien, et en 1990 la famille Goïot vend au groupe Chatellier, industriel d'origine vendéenne, qui cherchait à diversifier ses activités. Six mois avant il avait racheté l'usine Moine à Bordeaux, accastilleur spécialisé dans le motonautisme. Jusque-là il y a une bonne stratégie industrielle, mais où ça s'est gâté c'est quand le groupe Chatellier a racheté l'un des fleurons de la construction navale de plaisance. Les autres constructeurs, dont le plus important, nous ont alors considérés comme un concurrent, et là nous avons perdu le tiers de notre chiffre d'affaires et donc aussi de notre personnel.

À partir de là le groupe Chatellier a renforcé ses commandes d'accastillage chez Goïot et parallèlement nous avons réussi une diversification dans l'industrie ferroviaire (équipement pour le TGV Trans-Manche).

Mais en 1995 les ennuis du groupe Chatellier entraînent Goïot au dépôt de bilan. Après une année en redressement judiciaire et après avoir évité (grâce à la pugnacité et à la solidarité du personnel) l'éclatement géographique proposé par des repreneurs peu regardants sur l'avenir du personnel local, Goïot est repris par Jean-Paul Louis, PDG de la fonderie du même nom. Trente-cinq emplois sont sauvés. Deux ans après, en 1998, Goïot devenu Goïot Innovation, est transféré sur le site de l'ex-usine Chantelle à Saint-Herblain. L'usine de la rue Frère-Louis était devenue obsolète au vu des normes environnementales et organisationnelles.



Publicité « style années 60 » pour le panneau de pont en aluminium réalisée pour le magazine «Voiles et voiliers» paru en juin 1991



Entrée des bureaux de l'entreprise en 1982

Travaux d'agrandissement de l'usine Goïot en 1982



Nous avons travaillé avec Jean-Paul Louis pendant cinq ans et nous avons fait de belles choses avec lui. En 2002, il a vendu, mais nous avons remis Goïot sur la bonne voie. Depuis, la société redevenue «Goïot» tout simplement, après quelques reprises successives, innove toujours sur le site de Saint-Herblain. Personnellement j'ai bossé pendant sept ans à Saint-Herblain.

Ce qui est important de comprendre de Goïot : c'était une entreprise importante dans le quartier, qui créait tout de A à Z et qui avait toutes les technologies intégrées. Il y avait tous les corps de métiers de la métallurgie. Il y avait une solidarité entre les services. Quand il y avait trop de boulot en fonderie et pas assez en usinage par exemple, on envoyait du personnel usinage aider à la fonderie. Pareil, quand on a acheté les machines modernes, on a formé les gens aux nouvelles technologies. Il fallait être polyvalent.

C'est ça qui a fait la force de Goïot et surtout la mentalité qui y régnait. Et je peux même vous dire que quelquefois c'étaient les gars qui proposaient des choses. Quand le service Méthodes proposait des trucs, les gars n'hésitaient pas à dire : « Vous déconnez, c'est pas comme ça. » Ça prouvait qu'il y avait un investissement des personnes.

Par exemple, il y a eu un gars très bien qui était tourneur. Il a été mis au bureau d'études parce qu'il en avait la capacité. Il avait un CAP de tourneur, nous lui avons proposé d'aller aux cours du soir pour passer son CAP de dessinateur. Et il a fait un mi-temps comme dessinateur et un mi-temps comme programmeur de machine numérique.

Ceci pour vous montrer la mentalité, l'esprit qu'il y avait dans la boîte.» (Jean)